

INTERVIEW DE MADAME FRANCE PINHAS

Madame France PINHAS, infirmière auprès des maquisards.

J'ai travaillé dans une maison d'enfants à Villard de Lans, avant d'aller dans le maquis du Vercors. C'était la France Libre, on disait que le Vercors était imprenable. Qu'est ce qu'y avait comme monde dans le Vercors en 43-44 ! C'est fou, c'est fou ! Y avait beaucoup beaucoup de jeunes gens. Il y avait l'armée secrète du Vercors, des officiers de l'armée active, officiers de carrière.

J'ai su qu'il existait le maquis du Vercors par mes frères. Et puis je suis allée à Saint-Nizier, à la bataille de Saint-Nizier. Il a fallu évacuer, les allemands arrivaient. J'ai suivi, je suis allée à Vassieux. Et là y avait l'hôpital. Automatiquement, j'étais infirmière à l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors, jusqu'au 20-21 juillet où il a fallu évacuer l'hôpital.

Moi j'ai vécu le parachutage du 14 juillet. C'était à Vassieux. C'était merveilleux !!! C'était beau !!! C'était de toutes les couleurs !! J'avais jamais vu un parachutage moi, jamais, jamais. Écoutez, j'ai vécu des heures extraordinaires dans dans le Vercors, c'est les plus belles années de ma vie. Vous pouvez pas vous imaginer. Il faut l'avoir vécu pour se rendre compte.

Je dormais presque pas. J'étais infirmière de nuit, je dormais un petit peu le jour, et puis allez. J'ai eu peur au premier tir de mitrailleuse et puis après je m'y suis faite. C'était fini, j'avais plus peur. A Saint-Nizier, je vivais comme les soldats. Y avait un héroïsme dans ce Vercors ! On peut même pas l'imaginer.

Pauvre femme qui pleurait sur le corps de son garçon, elle ne voulait pas que je lui panse le sang « *N'y touchez pas Madame, n'y touchez pas !* » Pauvre femme. On ne se fait pas à la mort de tous ces jeunes qui étaient là. C'était horrible quand même tous ces jeunes qui ont été martyrisés. Mais jamais, jamais nous n'avons manqué de médicaments, de pansements. Même dans la Grotte de la Luire, tout a été transporté depuis l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors. Mais on avait pas de lumière quand on a transporté les malades et les blessés. C'était en pleine nuit, sur des brancards. Y avait des blessés très graves, oui. Ceux qui ne pouvaient pas marcher ont été fusillés. Ils sont arrivés à 5 heures de l'après-midi, au moment où tout était calme, pendant la sieste. Quand un homme peut se défendre, bon, même si ce n'est pas à égalité, mais quand on peut se défendre... Mais quand des blessés sont sur des brancards et qu'on leur donne des coups de crosses pour les faire lever et qu'on les martyrise, ça c'est honteux. Ça, ça n'a pas de nom. Quel malheur... C'est épouvantable la guerre. Puis ils nous ont fait prisonnières et nous sommes allées dans un hameau passer une nuit. Et après nous sommes allées à Grenoble où on a été interrogées, et après en déportation.

C'est la plus grande honte du siècle pour le peuple allemand.